



QUELQUES CERTITUDES

Pendant l'été 1985, presque dix ans après la mort de Franco, j'avais vingt-cinq ans et j'étais légèrement à côté de mes pompes. Heureusement j'avais cinq certitudes auxquelles je pouvais me raccrocher. Par exemple, je savais que mes états d'âme les plus noirs disparaissaient comme par enchantement devant une assiette de paella préparée par ma mère. Elle la fait de façon traditionnelle, avec du lapin, du poulet, du romarin, des escargots, des haricots verts plats, deux sortes de haricots blancs appelés *bajocó* et *garrofó* qu'on ne trouve que sur les marchés de Valence; et enfin, des artichauts. Ce sont les artichauts de Valence qui font toute la différence: ils fondent sur la langue, donnent au riz un délicat goût de terre absolument délicieux, et le colorent d'un vert profond bien plus beau que le jaune safran artificiel qu'on trouve dans les restaurants. Ma mère préférerait mourir plutôt que d'ajouter de l'ail, du chorizo, des petits pois et tous ces ingrédients étrangers qui parasitent la paella des côtes méditerranéennes. Depuis mon enfance j'ai toujours su qu'aucun sentiment de tristesse ne peut survivre à l'alchimie d'une paella en cours de préparation. Quand tu commences à saliver devant le riz safrané, largement étalé dans le grand plat posé sur le feu, au milieu de la viande sautée, des légumes et des escargots, quand ton nez hume le parfum des aiguilles de pin en train de brûler, du romarin fraîchement cueilli... alors tout ton corps se régale d'avance et tes idées noires

s'envolent. Oublies le Prozac, oublies de compter les calories, et crois-moi : la paella de Valence est le meilleur antidépresseur du monde.

Voici les autres certitudes que j'avais : grandir sous une dictature est castrateur à vie ; perdre son père à huit ans laisse une douleur incurable, quel que soit le nombre d'hommes avec qui on couche; ensuite, je n'aimais pas les Français ; et enfin j'étais sûre que la vie est, dans l'ensemble, très décevante.

À vingt-cinq ans j'étais si souvent tombée amoureuse, j'avais été déçue aussi souvent, que j'avais décidé que l'amour c'était fini pour moi. Il me semblait que ces paroles ridicules qui font les refrains de tellement de chansons ringardes avaient été écrites pour moi. Le sentiment de déchirement que j'éprouvais après chaque rupture me replongeait dans ce désespoir insondable, celui que j'avais ressenti pour la première fois le jour de la mort de mon père. D'ailleurs ma dernière certitude était que le véritable amour n'existe pas.

Après avoir quitté ma mère à dix-huit ans et avoir vécu cinq histoires d'amour désastreuses en Espagne et à l'étranger, j'étais retournée chez ma mère où je me suis mise à grossir aussitôt, car, comme je viens de l'expliquer, je préférais le riz de ma mère aux médicaments prescrits par le médecin pour soigner la dépression qui avait suivi ma dernière rupture. Le besoin de faire quelque chose de ma vie et l'obligation que je m'étais imposée de pouvoir porter jusqu'à mon dernier jour des vêtements de taille 40 maximum m'amènèrent à considérer le retour à l'université. J'étais douée pour les langues étrangères. J'avais étudié l'anglais à l'école et appris le français sur le tas pendant les vendanges que j'avais faites plusieurs fois dans la région de Carcassonne et de Narbonne. Je décidai de passer l'examen d'entrée à l'Ecole de Traduction et d'Interprétariat de Barcelone, à la fin du mois de septembre. Le problème était que bien que correct, mon français n'était pas suffisant, aussi je décidai de passer l'été en France pour me perfectionner.

Comme je ne savais pas trop par où commencer pour trouver un job, j'achetai le dernier numéro d'Integral, un magazine qui

servait de bannière à tout ce qui était développement personnel, écologie, végétarisme, vie alternative, spiritualité, alimentation bio, toutes ces idées qui commençaient à arriver en Espagne dans notre belle démocratie toute neuve. Au milieu d'annonces cherchant couples pour s'occuper de mas dans des provinces catalanes, bons de commande pour la confiture bio de Murcie, tracts annonçant des manifs contre le service militaire à Bilbao, appels de petites communes qui cherchaient des volontaires pour repeupler les villages désertés dans les montagnes de Huesca et de Navarre, je trouvai une annonce demandant une femme de ménage pour un lieu appelé «l'Ecurie aux Miracles», dans la campagne toulousaine.

L'Ecurie aux Miracles s'annonçait comme «Centre de Transformation de la pensée, du corps et de l'esprit, proposant différentes techniques pour le développement personnel». C'était le rendez-vous de l'été des ateliers de thérapies, éveil de la conscience, tout sur le tai-chi, le rapport à l'argent, la régression dans les vies antérieures, la guérison par le cristal, les percussions et même le feng-shui. Le centre proposait également des jobs d'été nourri-logé -- pas de salaire - mais «une promesse d'éveil et de découverte de soi dans une ambiance chaleureuse, apaisante, relaxante, tout en dégustant une délicieuse alimentation végétarienne».

J'écrivis au centre et une femme nommée Charlène de Panafieux me répondit aussitôt en m'expliquant juste comment y arriver. Cela me surprit qu'elle ne me pose aucune question, mais en fait, c'est moi qui aurait dû en poser. Après tout c'est moi qui acceptait de travailler gratuitement.

J'ai acheté un billet open pour Toulouse. Le voyage en bus à partir de Valence durait une nuit entière alors, au cas où j'aurais faim, ou besoin de me distraire, ma mère prépara et emballa l'équivalent d'un dîner pour trois personnes. Puis elle m'accompagna à la station de bus pour me dire au revoir. Quand le bus entra sur l'autoroute à Sagunto, je commençais à me sentir nerveuse. J'avais déjà vécu en communauté; en fait, la première fois que j'avais abandonné l'université c'était pour aller vivre dans une de ces foutues communautés. C'est d'ailleurs comme ça

que je connaissais le magazine Integral. Malgré ça, je n'étais pas habituée au monde de la psychothérapie, ni aux tribus New Age. Je n'étais pas non plus végétarienne, encore moins végétalienne. Et je trouve les voyages en bus de nuit atroces, particulièrement quand le chauffeur fume cigare sur cigare, en écoutant des sevil-lanas en boucle depuis Oropesa jusqu'à la frontière.

Quand on s'est arrêtés à la dernière station service espagnole, je suis descendue du bus pour prendre ce que je savais être le dernier café con leche digne de ce nom, jusqu'à la fin de l'été. J'étais déjà allée assez souvent en France pour savoir qu'en dépit de leur grande fierté concernant leur fromage, leur vin ou leur confit de canard, leur café est infect.

A la frontière espagnole la Guardia Civil monta dans le bus et réveilla tout le monde pour demander les passeports. Ils ne se fatiguèrent pas à fouiller nos bagages car nous sortions du pays. Ceci était le boulot de la police française. Pendant que les gendarmes fouillaient à fond les valises de deux arabes, je commençais à me demander ce que je faisais là. Une fois de plus je traversais la frontière française en laissant mon pays derrière moi. Mais au moins, cette fois, je partais seule, pas pour suivre un homme comme la dernière fois. Cela avait été un vrai désastre. Et la fois d'avant; et la fois d'avant, même chose.

Je n'ai pas pu dormir de la nuit. Quand le soleil s'est levé quelque part avant ou après Perpignan, mes paupières étaient toute gonflées et j'avais une haleine comme si j'avais fumé les cigares du chauffeur. Quand je descendis du bus à Toulouse j'empestais, j'avais l'impression d'être une vieille serpillère avec laquelle on aurait nettoyé les toilettes des hommes.

J'ai dû attendre plusieurs heures à Toulouse avant de prendre un vieux tortillard pour Laurac, le village le plus proche de L'Ecurie aux Miracles. Charlène de Panafieux m'avait dit que quelqu'un viendrait me chercher à la gare. Quand je suis descendue du train à huit heures du soir le 25 juin, la gare était déserte. Je suis allée à pied jusqu'au village et je suis entrée dans l'unique bar du coin pour demander comment je pouvais me rendre à L'Ecurie aux Miracles qui, d'après l'adresse, se trouvait sur les terres du

Château de Montaïeul.

Le petit bar sentait le tabac froid et n'avait que six tables. Au milieu, il y avait un gigantesque aquarium. Gigantesque parce qu'il faisait la taille de deux tables, et vu les dimensions du bar, il avait l'air très grand. Il était rempli de plantes en plastique et de cailloux qui formaient de petites grottes où quelques poissons colorés et fatigués allaient et venaient. Un homard aux pattes noires, posé dans le fond, bougeait de temps en temps une antenne comme pour signifier que, contrairement aux plantes, il n'était pas en plastique. L'aquarium était éclairé par un néon qui diffusait dans l'eau une lumière glauque. Je n'ai rien contre les aquariums en général, je trouve ça même plutôt relaxant, mais celui-ci était particulièrement sinistre et incongru, comme oublié volontairement par un marchand de poissons qui n'avait pas trouvé d'autre endroit pour l'abandonner.

Les tables les plus éloignées de ce centre aquatique étaient occupées par quatre hommes qui jouaient aux dominos. Les autres tables étaient vides. Les hommes m'accueillirent d'un «Bonsoir Mademoiselle» poli, tout en me jetant un rapide coup d'œil inquisiteur. Ils reprirent leur jeu bruyant. Je découvris avec surprise un enfant derrière le bar, de dos, en train de verser un liquide jaune dans quatre verres crasseux. Il ajouta de l'eau et le liquide prit une couleur laiteuse qui me dégoûta, avant de réaliser que c'était le Ricard qu'on boit partout en France. Quand il sortit de derrière le comptoir pour porter le plateau aux quatre hommes en train de jouer aux dominos, je me rendis compte que ce n'était pas un enfant mais une femme entre deux-âges, extrêmement petite, menue et dépourvue de seins. Elle avait une coupe de cheveux masculine, très courte et démodée, avec une raie sur le côté, les cheveux collés par une sorte de graisse ou de gel, couverts de pellicules. Quand j'étais enfant, encore obligée d'aller à la messe, les petits garçons espagnols arboraient ce genre de coiffure pour aller communier le dimanche.

« Oui ? » demanda la bonne femme brusquement quand je m'approchai d'elle.

« Pouvez-vous me dire comment je peux me rendre à L'Ecurie

des Miracles, s'il-vous-plaît ? » J'exagérai le s'il-vous-plaît car quelque chose dans sa bouche m'intimidait.

«Gérard !» cria t-elle.

«Oui ?»répondit l'un des joueurs de dominos.

«Cette fille veut monter au château. Tu l'emmènes ?»

«Bien sûr,» dit-il, sans même me regarder. «Mais va falloir qu'elle attende qu'on ait fini la partie.»

«Merci» répondis-je, pas très rassurée à l'idée d'aller je ne sais où avec un homme que je ne connaissais pas.

Je suis restée au milieu du bar, regardant le homard, ne sachant pas trop quoi faire. J'hésitais entre m'asseoir à une table et aller vers le bar. J'étais fatiguée, j'avais faim et je commençais à regretter d'être là.

«Je vous sers quelque chose ?» demanda la femme-sans-seins. Elle semblait partagée entre une forte envie de faire comme si je n'étais pas là, et l'obligation de gagner un peu d'argent avec moi.

«Avez-vous quelque chose à manger ?»

«Non, la cuisine est fermée».

«Pouvez-vous me faire un sandwich ?»

«Je n'ai plus de pain».

Je ne suis pas voyante extralucide, mais je sentais son malaise intérieur. J'aurais juré que cette femme était complètement aigrie, qu'elle détestait son boulot, le village et la terre entière. Et à ce moment précis, elle me détestait aussi.

«Vous n'avez vraiment rien à manger ?»

«Je vous ai dit que la cuisine est fermée».

J'ai tendance à l'hypoglycémie et j'ai besoin de manger souvent. Si je ne mange pas, j'ai des vertiges, des palpitations, ma pression artérielle chute, et mon humeur dégringole à la cave, avec les rats, les asticots et les cafards. A la gare de Toulouse j'avais fini le dernier sandwich préparé par ma mère. Je n'avais pas imaginé qu'on ne viendrait pas me chercher à la gare de Laurac et je n'avais pas prévu d'autres provisions.

«Vous n'avez pas des chips, des crackers, ou même seulement une madeleine ?»

«Non».

«Bon, alors je vais prendre un verre d'eau tonique, merci.»

Merci ? Merci de rien du tout. Je n'y croyais pas ! En Espagne, dans le moindre petite village perdu, si je m'étais retrouvée dans un bar, tard le soir, et que j'étais étrangère et affamée, la personne se trouvant derrière le bar m'aurait préparé à dîner. La cuisine n'aurait pas été fermée, parce qu'elle ne ferme jamais ; nous mangeons particulièrement tard en Espagne, et si elle n'avait rien à m'offrir à manger elle aurait partagé son repas avec moi. En Espagne, la nourriture est sacrée, et si quelqu'un a faim, on lui donne à manger, particulièrement quand, par chance, on est propriétaire d'un bar.

Pendant la Guerre Civile, ma grand'mère préparait des gamelles de lentilles pour nourrir les soldats républicains, quand leurs trains s'arrêtaient en gare de Valence avant de repartir sur le front d'Aragon. Il y avait sans doute peu de lentilles flottant dans beaucoup d'eau, quelques épices, peut-être quelques morceaux de chorizo et de lard. Les temps étaient très durs et il n'y avait pas grand'chose à manger, mais manger un plat chaud pouvaient donner l'impression aux soldats, au moins pendant quelques instants, de ne pas être tellement loin de chez eux. C'est ça, la solidarité.

Ma mère ne donnait jamais un sou aux mendiants et aux clochards, mais elle leur préparait des sandwiches remplis de gros morceaux de tortilla de patata et d'aïoli ; ou bien, quand ils avaient vraiment de la chance, elle mettait de l'escalivada faite de poivrons épluchés, d'aubergines, de petits morceaux de cabillaud séché, des œufs durs coupés en lamelles, le tout bien arrosé d'huile d'olive.

En pensant aux sandwiches de ma mère je me rendis compte que j'étais vraiment dans un pays étranger. La France est juste de l'autre côté des Pyrénées, mais je m'y sentais toujours comme sur une autre planète. Après tant de siècles de Liberté et d'Égalité ils étaient incapables de nourrir quelqu'un qui a faim. Bonjour aussi leur Fraternité.

J'avais déjà vécu à l'étranger, mais je n'avais jamais eu le mal du pays comme ce jour-là. C'était sans doute à cause de la faim et

de l'épuisement, mais me retrouver dans ce bar puant au milieu de ce village oublié de Dieu me plongeait dans un sentiment de désolation pire que jamais. La lumière fantômatique de l'aquarium et la vision de ces poissons maigrichons et apathiques me donnaient la migraine. Heureusement l'eau tonique contenait de la quinine, cela me requinqua un peu.

J'étais en train de projeter de mettre le feu au bar et d'infliger une longue torture à la femme-sans-seins avant de lui faire mordre la poussière, lorsque l'homme nommé Gérard se leva et vint vers moi. Il me serra la main. Il était assez grand et beaucoup plus jeune qu'il ne le paraissait lorsqu'il était assis avec les hommes âgés, sous la lumière blafarde du bar. En réalité il devait avoir à peine trente ans, bien bâti, assez beau, doté de beaux biceps bronzés sortant de ses manches courtes.

Nous sortîmes ensemble du bar et je ne pris même pas la peine de dire au revoir à la bonne femme. Le camion était garé sur la place. Je suis montée dedans et quand je me suis assise, j'étais si près de lui que je sentais son after-shave. Un sentiment mêlé d'excitation et d'appréhension m'envahit, mais j'étais beaucoup trop fatiguée et déprimée pour savoir ce que je ressentais vraiment, ou pour tenter d'agir en conséquence.

«Vous avez faim ?» me demanda t-il en démarant. Avait-il entendu ma conversation avec la patronne désagréable ou lisait-il dans mes pensées ?

«J'ai très faim».

«Tenez, prenez des merveilles» dit-il en attrapant un sac en papier taché de graisse posé sur le siège arrière. Les merveilles sont des gâteaux très sucrés faits de farine, d'eau et parfois une goutte d'alcool, frites dans l'huile bouillante et couvertes de sucre glace. Cela ressemble beaucoup, en plus léger, aux churros, ces massacreurs de tour de taille qu'on mange souvent au petit déjeuner en Espagne, trempés dans du chocolat chaud bien épais. Au lieu d'être longs et fins, ils sont carrés et prennent différentes formes dans la friture. Je n'aime pas spécialement les churros, mais je dois reconnaître que ces merveilles étaient vraiment... merveilleuses. Après en avoir mangé trois, le sucre recommença

à courir librement dans mes veines, et je me sentis moins seule, moins abandonnée, moins étrangère. Et Gérard me parut moins menaçant qu'au départ.

«Ça va mieux ?» me demanda-t'il quand je refermai le sac et le reposai sur le siège arrière.

«Oui, merci. Elles sont délicieuses».

«Je les ai faites moi-même, hier. Les enfants adorent ça ; vous avez de la chance qu'ils vous en aient laissé. Alors? La saison a commencé, je suppose ?»

«Comment ?»

J'étais en train de m'imaginer ce grand gars dans sa cuisine, préparant des merveilles pour ses enfants, les mains tachées de graisse. Du coup, je n'avais pas entendu sa question.

«Est-ce que la saison a déjà commencé ? Je n'ai pas encore vu Charlène cette année».

«Je ne sais pas. Je viens pour faire le nettoyage.»

«Ah, alors vous allez faire partie du staff de cet été ?»

«Normalement, oui.»

Il avait envie de parler. Je n'en avais pas tellement envie, mais je lui devais bien ça. Après tout, il m'avait offert des merveilles.

«C'est la première fois que vous venez ici ?»

«Oui».

«Ça devrait être la dernière, au train où vont les choses».

«Que voulez-vous dire ?»

«Ben, les filles n'arrêtent pas de discutaitler, vous savez, alors je pense qu'un jour ça va péter».

«Quelles filles ?»

«Charlène et Catherine. Elles ne peuvent pas se supporter. Enfin, bon, c'est pas mes oignons.»

«Qui est Catherine ?»

La curiosité commençait aussi à courir librement dans mes veines, et je me mis à lui poser des questions. La route de Laurac jusqu'à l'Ecurie aux Miracles n'était pas très longue, mais j'eus le temps d'apprendre que Gérard était fermier. Sa ferme, la ferme de Saint-Sylvain, appartenait au Château de Montaïeul et sa famille la louait depuis plusieurs générations. C'était une petite ferme,

mais elle suffisait pour lui, sa femme Elsa, et leurs deux enfants. Ils faisaient des tournesols, un potager, avaient vingt vaches, un cochon, des lapins, des canards, des oies et des poulets. Il aimait la vie à la campagne, pourtant il aurait préféré être chef cuistot. Il avait un diplôme de cuisinier, mais son père avait eu une attaque et il avait dû reprendre la ferme. Il souffrait de ne pas pouvoir partir en vacances à cause de la ferme. Ce n'était pas travailler dur qui le rendait malheureux, c'était le fait que la terre ne lui appartenait pas. Ses ancêtres avaient cultivé les terres autour de la ferme de Saint-Sylvain. Au fil des générations, ils les avaient améliorées et fait prospérer. Mais elles ne lui appartenaient pas, et cela devenait une obsession.

«Si la terre ne t'appartient pas, ta propre vie ne t'appartient pas» conclut-il. Cette affirmation me paraissait assez dramatique, mais qui étais-je pour juger, moi qui ai toujours vécu en ville?

«A qui appartient la terre actuellement?» lui demandai-je tandis que le camion entra dans une grande cour toute sombre. Tout cela semblait très compliqué.

«A Catherine de Panafieux, la châtelaine.»

«Je suppose que c'est la mère de Charlène ?»

«C'est sa belle-mère. Elle a de la terre à ne pas savoir qu'en faire, la ferme ne représente pas grand'chose pour elle. Mais elle est fière, très conservatrice, et n'a pas besoin d'argent. Mon grand-père avait demandé à sa grand-mère, mon père a demandé à sa mère, et moi je lui ai demandé plusieurs fois, mais elle ne veut pas vendre. J'ai envie de plier bagages, de partir vivre en ville et d'ouvrir un restaurant à moi. Bon, ça y est, vous êtes arrivée. Bon courage.»

Je le remerciai, lui serrai à nouveau la main, sortis du camion et récupérai mon sac à dos. Gérard s'éloigna et je me retrouvai toute seule, toujours avec mon sentiment d'être étrangère. L'effet rapide du sucre blanc avait bien sûr disparu. Il était déjà dix heures du soir, la cour était sombre, à peine éclairée par la lumière venant des fenêtres du premier étage du bâtiment central. De l'autre côté de la cour se trouvait un chêne imposant, et, juste derrière, la silhouette fantomatique du château qui surgissait dans l'obscurité.

Je venais de poser mon sac à dos sur le sol pavé pour jeter un coup d'œil alentour et trouver mes repères, lorsque j'entendis un grand cri venant des fenêtres ouvertes à l'étage.

«Maman !»

C'était un cri perçant, comme les pleurs d'un bébé appelant désespérément sa mère, à la différence que ce bébé semblait avoir plus de cinquante ans. C'était une voix d'homme remplie d'une telle détresse que ça faisait mal de l'entendre. Il commença à sangloter. Je me relevai d'un coup et regardai vers les fenêtres. Un nuage de petits insectes tournoyait près des fenêtres ouvertes.

Il y eut ensuite une autre voix qui venait du même endroit. Cette fois, c'était une voix de femme terrorisée.

«Ne me touches pas, s'il-te-plaît, papa, arrêtes. S'il-te-plaît ne me touches pas là ! Non, je ne veux pas, non, s'il-te-plaît, papa ! Arrêtes, ne fais pas ça. Arrêtes. Je serai sage, je te le promets, s'il te-plaît, papa. Noooooon !»

Au début, je crus que c'était peut-être un jeu ou la répétition d'une pièce de théâtre, mais je commençais à trembler. Je savais bien que ce n'était pas un jeu, que c'était pour de vrai. J'attrapai mon sac, je le pressai contre ma poitrine, et je restai là, ne sachant pas quoi faire. Puis il sembla évident que l'homme qui appelait sa mère, et la femme qui essayait de se défendre de son père n'étaient pas seuls. D'autres voix sortirent par les fenêtres, comme commandées par un prestidigitateur silencieux.

«Va-t'en d'ici, c'est ma mère, tu entends? Ma mère !» criait un homme qui semblait être le même qu'au début. Mais je n'en étais pas sûre.

«Regardes-moi, pour l'amour de Dieu ! Je suis là, juste devant toi. Pourquoi tu ne me vois jamais? Pourquoi tu ne me vois jamais !» demandait une femme.

«Je te déteste, salaud ! Tu m'entends? Je te hais !» criait un homme. Celui-ci avait une voix très haut perchée, mais c'était quand même un homme.

«Tout ce que je voulais, c'est que tu m'aimes ! Pourquoi tu ne pouvais pas m'aimer comme lui? Pourquoi tu t'enfermais tout le temps avec lui dans la chambre pendant des heures et des heures?

Et moi? Et moi?» Là, on aurait dit que c'était à nouveau le premier homme qui pleurait.

«Je veux te tuer, je veux te tuer ! Je vais te tuer !» menaçait l'homme à la voix aigue.

Une cacophonie de lamentations explosa dans la nuit, comme si toute la souffrance humaine envahissait la cour. Je fus soudain entourée d'une symphonie d'émotions, de colère, de manque, de désespoir, d'amour sans réponse, d'appels à des parents absents, de peur, d'humiliation, de jalousie et de vengeance.

J'étais pétrifiée. Où étais-je tombée ? Qu'est-ce que c'était que cet endroit ? Une secte spécialisée dans la torture des gens ? C'était ça le centre New Age qui promettait «l'éveil de la conscience, la découverte de soi, entouré d'une atmosphère chaleureuse, paisible, relaxante, dans un lieu accueillant et confortable ?». Qu'est-ce que je faisais ici, alors que je voulais seulement passer l'été en France pour perfectionner mon français?

Alors quelqu'un cria: « Papa, papa, pourquoi m'as-tu quitté ? Je n'y arriverai pas sans toi. Papa, reviens... Je t'en prie, reviens !».

Et je craquais. Je tremblais toujours, j'essayais de ne pas pleurer mais j'avais mal à l'estomac et je commençais à avoir la nausée. Leur détresse m'envahissait, me renvoyant cruellement à ma propre douleur. La douleur que j'avais ressentie quand mon père était parti. Ma mère disait qu'il était parti au ciel, mais je savais qu'elle mentait. J'avais vu la caisse dans laquelle on l'avait mis, et on avait mis cette caisse dans un trou, au cimetière. Il n'était pas au ciel mais sous la terre, là où est l'enfer d'après ce que disait le prêtre. Tous ces cris me renvoyaient à ces souvenirs et à ces sentiments. J'avais passé dix-sept années de ma vie à tenter d'oublier.

Je me sentais si mal que je commençais à vomir les trois merveilles. Je finissais de vomir quand les voix se turent pratiquement toutes en même temps. Quelques minutes plus tard, j'entendis une porte s'ouvrir au premier étage, puis une dégringolade dans un escalier de bois. Quelqu'un alluma la lumière, la cour s'illumina, plusieurs personnes apparurent. Ils avaient tous les yeux gonflés et le nez rouge, mais ils discutaient comme s'ils

sortaient d'une séance de home-video, et pas d'un lieu de souffrance venue du passé. Certains riaient, même.

Sortant du lot par sa haute taille et son allure, mais aussi parce qu'elle n'avait pas les yeux rouges et gonflés, surgit une femme d'environ trente ans, impeccablement habillée, de façon non conformiste mais élégante, avec des pantalons de cuir brun clair et une chemise de soie jaune pâle dont le col ouvert dévoilait un bronzage presque trop parfait pour le début de l'été.

Quand elle me vit au milieu de la cour, cramponnée à mon sac à dos comme un enfant à son nounours, elle vint vers moi pour m'accueillir. Elle avait une démarche pleine d'assurance. J'avais toujours été convaincue que ce type de démarche était inné quand on naît riche. On n'a pas besoin de s'entraîner dans un couloir avec des bouquins sur la tête. Ça montre tout de suite qu'on a l'habitude d'obtenir ce qu'on veut, parce qu'on a le pouvoir. J'ai toujours envié ce genre de démarche, ayant hérité celle de mon père, ondulante comme celle d'un canard-boîteux-sur-une-mare-gelée. Tandis qu'elle s'approchait de moi, je m'écartais discrètement de mon vomi étalé sur le pavé, pas énorme mais bien odorant, et je fis quelques pas vers elle en espérant qu'elle ne verrait rien.

«Bonjour, tu dois être Carmela, non ?» dit-elle en montrant toutes ses dents d'une blancheur impeccable, puis elle m'embrassa sur les deux joues. Elle aussi portait un parfum très fort, mais le sien était sans doute très cher. Je ne lui souris pas et gardai mon sac à dos serré contre moi. J'avais besoin de m'accrocher à quelque chose de rassurant.

«Je t'attendais hier pour faire le ménage du centre».

Hier ? De quoi parlait-elle ? J'avais sa lettre dans la poche. Elle m'avait demandé d'arriver le 25 juin.

«J'avais pas mal de nettoyage à faire car la saison commençait aujourd'hui. Est-ce que Babette est venue te chercher à la gare?»

«Non, personne n'est venu me chercher. Un fermier m'a accompagnée avec son camion.»

«Vraiment ? Ah, je me demande ce qui s'est passé. Mais peu importe, te voilà arrivée. Où est Bruno ?»

Elle jeta un regard circulaire mais ne le vit pas. J'avais envie

de dire : que se serait-il passé si je n'avais pas trouvé le fermier pour m'amener jusque-là? Et si j'avais dû passer la nuit à la gare, couchée sur un banc ? Et si on m'avait tout volé pendant la nuit, et si je m'étais fait violer par un clochard ivre ? Mais quelque chose me disait que ce qui aurait pu m'arriver ne l'intéressait pas du tout.

«Où sont-ils ?» demanda-t-elle en jetant un deuxième regard autour de la cour. «Bon, c'est pas grave. Je vais te montrer ta chambre».

Elle fit quelques pas, mais je ne la suivis pas. Je n'arrivais pas à bouger, j'étais comme collée aux pavés.

«Qu'est-ce-que c'était que ça?» je lui demandai.

«Quoi?»

«Qu'est-ce qui se passait là-haut ? Tous ces gens en train de crier?»

«Ça?» dit-elle en riant doucement. «C'est mon groupe de cri primal. Il a commencé cet après-midi. J'aurais vraiment eu besoin de toi hier pour tout préparer, mais, tant pis, tu peux commencer à travailler demain. J'ai bien peur que tu entendes beaucoup de cris pendant que tu vas travailler ici.»

Je n'étais pas du tout sûre d'avoir envie de rester.

«Pourquoi criaient-ils?»

«Ça fait partie du travail. Ils font une régression, ils se souviennent d'épisodes de leur vie pendant lesquels ils ont beaucoup souffert, et ils revivent tout ça.»

«Mais, pourquoi? C'est du masochisme !»

«Oh, non, au contraire ! C'est le meilleur moyen pour s'en libérer.»

Elle était folle, ou quoi? Elle était en train de me dire qu'il fallait que je revive la souffrance de la mort de mon père pour la dépasser ? Elle était malade.

Les gens du groupe de cri primal étaient en train de s'éparpiller dans ce qui semblait être une grande salle à manger. En réalité, c'était les vieilles étables du château, il y avait encore les mangeoires accrochées au mur. Le sol était pavé, une longue table de bois entourée de bancs se trouvait au milieu. Dans un coin

un évier, quelques étagères avec des tasses et des casseroles, et une bouilloire. Ils étaient entrain de boire une infusion, tout en discutant et en échangeant ce qu'ils venaient de vivre dans la pièce du premier étage. A les voir ainsi tous ensemble, je me sentis encore plus seule. Comment pouvaient-ils avoir l'air si joyeux après avoir revécu des souvenirs aussi affreux, alors que je me sentais encore horrifiée par leur douleur?

«Allez, viens, je vais te montrer ta chambre,» dit à nouveau Charlène qui, manifestement voulait revenir vers son groupe. «On discutera de tout ça demain.»

Il n'y aurait rien à discuter. J'étais décidée à repartir le lendemain dès la première heure.

Ma chambre se trouvait à l'arrière de la ferme Saint-Sylvain, la ferme de Gérard. Comme nous approchions, l'odeur de bouse de vache devint plus forte. La chambre, orientée au nord, dégageait une odeur de moisi irrespirable, et semblait ne pas avoir été aérée depuis l'été précédent. Il y avait tellement d'humidité que la tapisserie à fleurs, qui devait dater des années quarante, était à moitié décollée et pendouillait sur les murs. Il y avait deux lits très durs avec des matelas humides malgré la chaleur de l'été, un petit lavabo et un bidet. Pas un vrai bidet avec un robinet et une évacuation, mais un bidet portable avec couvercle, qu'on remplit avec un pot d'eau et qu'on vide ensuite aux toilettes, qui se trouvaient juste à côté de l'étable.

Sur une table poussiéreuse il y avait une bouilloire, deux tasses et une boîte de sachets de camomille restés là depuis l'année précédente. Ou peut-être même l'année d'avant.

«Ça sent pas bon ici», dis-je en allant à la fenêtre pour l'ouvrir.

«Si j'étais toi, je n'ouvrirais pas la fenêtre» me dit Charlène «sauf si tu as envie d'être bouffée toute crue par les moustiques».

Tandis que je pesais le pour et le contre entre être attaquée par les moustiques, ou souffrir d'une réaction asthmatique grave à cause de la moisissure qui envahissait les murs, on entendit à nouveau un grand cri. Mais pas un cri humain, cette fois. C'était encore pire.

«C'est une vache», dit Charlène en voyant que j'avais blêmi.
«Elle est en train de vêler».

Personne ne m'offrit à dîner, alors je consolai mon estomac avec une infusion de camomille poussiéreuse, sûre d'avoir commis une grave erreur en faisant un tel voyage, tout ça pour atterrir dans cet endroit complètement paumé. Je me couchai dans la chambre à l'odeur de moisi. Je n'avais pas défait mes bagages, car j'étais bien décidée à repartir. Dieu merci, j'avais un billet open pour le retour sur Valence. Mais malgré ma grande fatigue, je n'arrivais pas à m'endormir. Le cri primal de la vache m'empêchait de me détendre, impossible de fermer l'œil dans cet air vicié. Alors j'attendis patiemment le lever du soleil pour pouvoir me lever et partir. La nuit fut longue et totalement blanche. Finalement, aux premières heures du jour, j'ai entendu le coq chanter. Je me suis dit : «C'est l'heure de me lever». Et je me suis endormie aussitôt.

